

L'homme fait l'amour avec la chose

Guylaine Massoutre

Numéro 164, hiver 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massoutre, G. (2020). L'homme fait l'amour avec la chose. *Moebius*, (164), 75–88.

L'homme fait l'amour avec la chose

Guylaine Massoutre

*Liberté, criait-il, noire liberté stridente
dans le minuit des pins,
daigne seulement refermer sur moi tes
cornes de lune.*

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES
Le musée noir

*Alors le labyrinthe est là, et la bête
présente : le cœur se noue
et la vieille question de la vie ou de la
mort devient inéluctable.*

BERNARD NOËL
Le château de Cène

« Ce n'est pas ma façon de penser qui a fait mon malheur, c'est celle des autres », écrivit Sade, pornographe extrême. Quelle connivence, se demandait Starobinski, avec ce prince des pervers ? La pornographie est-elle une représentation de l'expérience ou une part même du passage à l'acte criminel ? Existe-t-il un porno éthique ?

La perversion dans *Glissements progressifs du plaisir* (1974), qui inspira à Robbe-Grillet tant de fantasmes jouissifs, signait-elle, comme on le pensa dans une université du Missouri où il fut banni, une pathologie sadique qui relevait des crimes sexuels ?

La pornographie transgresse les bonnes mœurs, fracturant les consensus sur la limite de l'art. En feuilletant le dossier à charge de la pornographie, les affects surgissent. En effet, que nous dit ce sujet pulsionnel qui s'adonne au porno ? Quel est ce matériau secret ?

Éjacule tes désirs

Dans l'histoire littéraire et picturale, le porno vieillit vite. Apollinaire, par exemple, note dans son *Journal intime* combien il raffole des erotica du libraire Gustave Lehec. Or, les gauloiseries des messieurs endimanchés, se saluant lors des promenades familiales et entrouvrant leur tabatière à double fond, semblent anecdotiques aujourd'hui.

Qu'il soit question des représentations pornos, des actes réels ou de l'influence du porno selon que la sexualité s'exprime, la pornographie décline un au-delà des fonctions organiques : le plaisir, la douleur, l'audace et autres variantes psychiques jaillissent des sensations.

De cette immensité surgit l'inquiétude : la prolifération des images crues et de plus en plus violentes est-elle un simple effet d'Internet ? Ou bien ce réservoir de fantasmes excitants montre-t-il la syncope grandissante du sujet désirant ? Cet autre, qu'il identifie comme propre à le satisfaire, appartient-il à l'imaginaire privé ou le voyeur, soi et autre, n'est-il pas plutôt le jouet du corps social ?

Interdit d'interdire

Que l'on soit libertaire ou réactionnaire vis-à-vis du porno, il faut reconnaître que l'éthique de la pornographie concerne ce qui engage la relation entre partenaires sexuels. Soumise aux jugements normatifs ou légitimée, la pornographie, qui revendique sa loi de nature, s'inscrit toujours dans la culture, ne serait-ce que par les discours ambiants.

Freud traçait, en 1905, l'horizon intellectuel de notre rapport aux représentations du sexe : « De ce que nous nommons perversions sexuelles, c'est-à-dire des transgressions de la fonction sexuelle relativement aux régions corporelles et à l'objet sexuel, il faut savoir parler sans indignation. Le manque de limites déterminées où enfermer la vie sexuelle dite normale, suivant les races et les époques, devrait suffire à calmer les trop zélés. » *Ce tout observer* s'est depuis doublé d'un *tout montrer*.

Un siècle plus tard, la pornoculture est devenue omniprésente et populaire. « Le porno est le reflet de notre société », écrit Robin D'Angelo, auteur décomplexé de *Judy, Lola, Sofia et moi* (2018). *Le Monde* a rapporté une étude de l'éditeur d'antivirus Bitdefender, menée en 2016 aux États-Unis et dans six pays européens, révélant que 22 % des mineurs fréquentant des sites X ont moins de 10 ans, 36 % entre 10 et 14 ans et 42 % entre 15 et 18 ans. On a compté 115 millions de personnes par jour consommant de la violence sexuelle sur le site Internet MindGeek.

Cet empire numéro un du porno prospère à l'abri, dans un paradis fiscal. Si l'argent est l'aiguillon de cette consommation, l'âge de ses adeptes modifie ses effets. Tout comme la fascination spéculaire adulte, émoussée par

l'offre, s'accroît à la vue de propositions perverses, enfants et adolescents s'y complaisent concurremment.

On peut analyser ladite liberté sexuelle entre adultes et la discuter. Mais, consensus actuel, la tolérance cesse face à la violence envers les enfants. Les actes de la sexualité adulte impliquant des mineurs sont soumis aux lois, et le mouvement #MeToo entend faire reconnaître les victimes de ces agressions et de cette cruauté. Les ravages psychiques d'un goût du sexe débridé ne sont plus consentis, mais entendus comme criminels.

Ça saigne

Le porno est un fourre-tout explicite de l'interdit exhibé. Son éventail va de la licence ludique à la férocité – viol, meurtre, inceste, vice, démesure, anomalie, jouissance hors-norme, morbidité sexuelle, monstruosité, folie : « fait de l'espèce humaine, [le crime] est même le fait de cette seule espèce, mais il en est surtout l'aspect secret, l'aspect impénétrable et dérobé », insistait Georges Bataille. Pour lui, l'énigme et la déchirure vont de pair.

Qu'il soit de nature psychique ou sociale, historique ou idéologique, un clivage profond existe chez l'amateur de porn. Pour que soit dit « pornographique » une représentation, un acte, un discours, il faut un inavouable, un arrachement. Son refoulement disqualifie la chose qui le définit, en lui refusant une âme.

D'ordinaire, on saisit mal ce qui est renoncement pulsionnel dans l'interdit. L'(a)mur, extrême pointe du désir lacanien. Plus facilement, on lit une dérive de la pulsion. Est-

il érotique ou porno, cet objet externe qui agite les conflits de la satisfaction pulsionnelle ? Simple lubie ? Mauvais genre ?

Prises dans les stéréotypes de la sexualité organique et dans la domination sexuelle de type masculin, les images pornos fabriquent un péplum fragmenté de clichés trash, mené par une volonté censée lever les barrières du désir. Orgie, « exhibition de corps évoquant la jouissance », commentait Lacan en 1975.

Dans l'écart entre l'offre et la demande, la circulation massive du porno a toujours été marchande. Son usage immodéré, ancien et lucratif, surveillé peu sérieusement. En tout cas, on mesure à sa ténacité qu'elle participe au circuit irrésistible des discours sur la jouissance, et aux révoltes qui s'y jouent.

Jouissez sans entraves

Insurmontable, la domination des forces de la nature ? Les images de Woodstock, revues cinquante ans plus tard, constituent un hommage à Éros éternel. Peut-on dire avec Jean-Noël Vuarnet, à propos des *Lois de l'hospitalité* (1965), clé de voûte de l'architecture romanesque de Pierre Klossowski, que le refus de « ne pas voir ça » est l'opposé du complexe d'Œdipe ? Un « pathos expérimental », donc, un « surcroît », selon Klossowski lui-même. Il voulait que toute représentation sexuelle soit une éducation libératrice de la psyché.

Dans le roman de Klossowski, *Roberte*, prostituée par son vieil époux Octave et excédée par son voyeurisme, projetée de l'assassiner ; l'écrivain y met en scène l'inaliénabilité

sexuelle de deux pervers. « Maudit cinéma-vérité ! Maudit naturalisme ! », s'écriait en riant Pierre Zucca, l'audacieux photographe et réalisateur de *Roberte*, l'adaptation cinématographique de 1979. « Aucune image, soit-elle la plus dénuée d'intérêt, n'échappe à cette qualité qui la distingue fondamentalement de ce qu'elle représente. »

En effet, Klossowski visait moins le voyeurisme que l'hystérie du lecteur, évidemment adulte : le lecteur devait croire à la continuité du réel et de sa représentation. Serait-il effrayé, prompt à dénier l'articulation des fantasmes, ou deviendrait-il à son tour poète, allumeur de « phantasmes », jamais plus leurré par l'illusion ?

Pour une société érotisée et nouvelle

La problématique de cette infraction se reformule entre le sublime et l'abject : mais à qui appartient ce clivage ? Longtemps, on a appelé les femmes seules des « putains » ; les intellectuelles, des « bas-bleus » ou des « viragos » ; les femmes sans enfant, des « fruits secs ». « Méfiez-vous de l'argument naturaliste. C'est toujours au nom de la sacrosainte nature qu'on vous réduira et qu'on vous soumettra à vos fonctions biologiques », prévenait Élisabeth Badinter en 2001, s'inscrivant dans la lignée de Beauvoir.

Force est de constater la puissance d'un ravage, l'inflation du porno sur Internet (4,46 milliards de vidéos consultés par mois en 2012, selon *Le Monde*). À ce théâtre fatal, de nouveaux dispositifs visuels sans visage humain abondent. La « part maudite », théologie négative du libertin, offre un réel non symbolisé, une luxure inassimilable.

Ces chiffres nous arrivent alors que l'homosexualité est encore punie de mort dans certains pays religieux. Prudence s'impose à restreindre ces interdits absolus à de pures questions morales. L'économie libidinale de l'inconscient oblige chacun et chacune à mettre en jeu, à son insu, cette part sombre. Pour faire son art, l'artiste doit avoir prise sur le réel, sur ce « corps parlant », disait Lacan, fort d'une autre formule : « L'imaginaire, c'est le corps. »

D'où la logique bivalente dans la langue, désignant l'objet biface du désir : « La pornographie est l'érotisme des autres », lança Catherine Millet, copiant Breton, pour défendre *La vie sexuelle de Catherine M.*, prix Sade en 2001.

J'suis une salope

Le féminisme est divisé sur la jouissance de type féminin : « l'érotisme d'un côté, le pornographique de l'autre. [...] Ça m'agace. Je revendique le titre de pornographe, ça ne me gêne pas du tout », avait déclaré l'autrice de *La bicyclette bleue* (1981) et des *Contes pervers* (1980), Régine Deforges. La compagne de Jean-Jacques Pauvert a été fidèle au combat de l'éditeur. Incontestablement, l'écrivaine n'était pas concernée par l'angoisse que provoque, selon Lacan, l'entrelacs de chair et de signes.

Pour Christine Angot, dans *Une semaine de vacances* (2012), ou pour Nelly Arcan, auteure de *Putain* (2001), la puissance du sexuel poussé dans l'omnipotence d'un sujet versent ailleurs que dans la jouissance de la négativité. Sont-elles répugnantes, auteures de « cochonneries », comme le signifia un juge narquois à Régine Deforges ? Ces écrivaines

ont assumé la part destructrice du porno, et ses effets narcissiques, conflictuels, duels et démesurés.

Signées par des femmes, certaines images pornos alimentent des débats houleux entre féministes : les performances d'Annie Sprinkle par exemple, exposant sa vulve ouverte par un spéculum, ou les photos de la jeune Eva Ionesco, qui conduisirent sa mère devant les tribunaux.

La passion Francesca (1998) de Gabriel Matzneff, « journal » dont l'héroïne a quinze ans, n'est pas près d'éteindre le feu, alimenté par quantité de ses variations bifurquant dans le vécu. Quant au récit de sa pédophilie, assumée sous le vocable d'*autobiographie*, lorsqu'il m'est tombé sous les yeux, j'ai jugé plus utile et conforme à mes valeurs, en dépit des égards dus au jugement littéraire, de le diriger vers la déchetterie plutôt que vers des lecteurs.

On classe souvent un peu vite. *Le con d'Irène* (1928) d'Aragon est paru dans un ensemble intitulé *La défense de l'infini* (1997) ; on est loin de la définition admise. Il demeure que lever un tabou peut scandaliser le plus libertaire : Cocteau ne chercha-t-il pas, en vain, à faire interdire *Vers libres* (1925) de Radiguet ? Par ailleurs, la pédophilie et le viol ne condamnent pas toute littérature porno à provoquer un désir de lacération.

Soyez réalistes, demandez l'impossible

Nos sociétés diversifient les jeux sexuels, mais les représentations restent majoritairement masculines. David Cronenberg, dont le film de fiction *Crash* (1996) connut bannissement et restrictions de diffusion, a produit des

scènes plus « dépravées » depuis. « Par l'efficace d'un inévitable renversement dialectique, la glaciation des corps et des désirs, notamment lorsqu'elle s'assortit d'un puritanisme qui n'ose dire son nom [...], suscite chez certains artistes contemporains colère, rage et passage à l'acte », écrit Dominique Baqué dans *Mauvais genre(s)* (2002). Henry Miller fut l'un d'eux.

Vanté par Philippe Sollers, le « libertinage » maniaque de Matzneff conforta son donjuanisme exacerbé : « Être différent, c'est être coupable », avait-il écrit dès le début, posant en dandy enflammé. Or, ce n'est pas d'indécence que Vanessa Springora l'accuse en 2020, mais d'emprise et de manipulation destructrices, perpétrées sur des mineur·e·s au nom de l'amour.

Je jouis dans les pavés

« A, noir corset velu » des voyelles de Rimbaud : quel beau fantasme ! En 1978, Michel Camus publiait *Cent photographies choisies dans la série Deux mille photographies du sexe d'une femme* chez Roger Borderie, galeriste. Leur auteur, Henri Maccheroni, en avait tiré plus de huit mille, intitulées « Vanités méditations » ; s'il s'en lassa lui-même, il venait d'inspirer Denis Roche, Bernard Noël, Michel Camus et Michel Butor.

Si « Cachez ce sein... » fut le comble de l'hypocrisie voyeuriste, que serait celui d'un « trop fantasmer » ? Quand le corps sexué, manipulé autant qu'actant, franchit un seuil de sexualité aveugle ? Quand il provoque l'horreur plus que la

réprobation? La répulsion plus que la souillure? La gratuité mortelle plus que le sacrifice?

Ainsi, seront décrétés violences réelles le martyr, la nécrophilie, la profanation des tombes, le fétichisme de la relique, l'extermination génocidaire, le sadomasochisme, la scatologie, le *gang bang*, les films sexistes déclinant une cruauté. Tous ces programmes extatiques, parodiques et contrefaits, menés sous anonymat ou sous pseudonymes, risquent les tracasseries judiciaires, perquisitions, passages en correctionnelle et condamnations, selon des arguments parfois décalés.

Soyons cruels

Qui est cet amateur de porno? Le psychanalyste Serge Tisseron témoigne que le spectateur de films pornos baigne dans les épandages liquides, les ouvertures du corps, les sécrétions, les blessures glauques, refoulées, traumatiques, littéralement psychotiques et non métaphorisées. Leur traduction littérale en scènes « de plaisir » ne signe pas un idéal joyeux : « Le spectateur de ce genre de film, bien sûr, cherche activement des images qui confortent les défenses psychiques qu'il s'est construites. »

Cela concerne aussi le censeur. Dorian Gray, en lisant *À rebours* (1884), qu'il affirma initiatique, aimait-il la pornographie ou le « vice » caché en lui, soudain révélé? Oscar Wilde paya son homosexualité de sa vie. Expérience consistante, cet (a)mur du porno sur des corps réels.

Selon Bataille, la fascination pornographique n'est pas tant immorale qu'elle suspend la morale individuelle, édictée au

nom de la vie et de l'espèce. L'érotisme, comme la mort, réfute l'hypothèse d'un moi fermé sur lui-même. L'individu ne se reproduit pas parce qu'il est mortel, dit Bataille, il est mortel afin que la vie puisse se renouveler.

« Tu me tues, tu me fais du bien », énonce Duras en ce sens dans *Hiroshima mon amour*. C'est le désir redouté de l'altérité, l'expression inversée de la souffrance. Dans le masochisme, l'appel du manque par l'effraction sexuelle arrache à soi.

La pornographie ouvre sur l'inconscient. Alain Fleischer en témoigne avec humour : quand il voulut tourner *Roberte* de Klossowski avec une actrice sulfureuse, l'auteur, étonné, lui répondit que seule Denise, l'inspiratrice alors âgée de plus de soixante ans, pouvait tenir ce rôle.

La magie des boules sans la bougie des mâles

En 2001, la Bibliothèque nationale de France ouvrait son Enfer des livres. On en sortit les curiosa de fétichistes érudits, Pierre Louÿs, Honoré-Gabriel Riqueti, comte de Mirabeau, Paul Morand. Des gravures licencieuses ou albums pornographiques, des estampes aux inscriptions graveleuses : extases divines, enfants impliqués dans des scènes scatologiques, homosexualité libertine, paillardises. Tout le fatras d'Auguste Belloc.

On est loin des vidéos de Uporn ! Mais les voluptés du fouet, est-ce passé ? Yourcenar leur opposait « la liberté sensuelle », elle qui donnait de la pornographie la définition suivante : « qui fait choc et s'use vite ». L'expression discrète de la sexualité, quant à elle, délivrerait « un geste qui dénoue

plutôt qu'il ne rompt » (*Alexis ou Le traité du vain combat*, 1929). On peut toujours rêver de cette sensualité déliée.

Être ou avoir

La dédicace des *Mémoires de Joséphine* (1894) à Cécile, âgée de douze ans, a pu inspirer le bibliothécaire Bataille, rompu aux secrets de la BnF. « Dans huit jours, je vendrai ton pucelage. Tu seras putain comme moi. Le récit que tu vas lire te préparera à ta nouvelle existence. C'est l'histoire de la vie de ta mère; il faut que cela te serve de modèle. Je vis de mon cul, tu vivras de ton cul. Mon exemple te servira. Ta mère qui t'aime, Joséphine. » Ce thème de la mère maquerelle est bien représenté en littérature. Ainsi, *L'amant* (1984) de Duras ou *Le consentement* (2020) de Springora.

Et que dire de la libido infantile, de ce rapport primitif du corps morcelé à la mère, qui dessinera les expériences sexuelles jusque dans la vie adulte? D'où le défilé des propositions pornos imprédictibles, autant d'excursions et de broderies du côté de l'autre, imaginaire et fétichisé, intéressé au bordel d'exister.

D'autres Pauvert subiront les conséquences des condamnations formulées à l'encontre de Flaubert et de Baudelaire. Jamais abolies, les lois répressives de la pornographie, juvénile ou pas, n'ont cessé de se préciser. Mais la législation du Code pénal reste floue sur ce qui constitue l'outrage aux bonnes mœurs, incitation au désordre social que le censeur évalue. Quant aux dommages psychiques, il est urgent que la justice les prenne en compte.

Crée, vole, hurle

Qu'est-ce qu'une relation d'objet, sur laquelle personne ne s'entend ? #MeToo ravive la question : le dégât collatéral causé par le plaisir sexuel imposé est mis en lumière.

Rien de simple pour autant. L'œuvre de Jean Genet défend la pédérastie : « [...] mon imagination est plongée dans l'abjection, mais sur ce point-là, elle est noble, elle est pure. Je me refuse à l'imposture ; et s'il m'arrive d'exagérer, en poussant héros et aventures vers l'horrible ou vers l'obscène, c'est dans le sens de la vérité », expliquait-il au controversé Robert Poulet, en 1956.

L'expérience de l'enfant violé, chez Genet, se raconte ainsi dans le relief de ce qui a été forcé. La pornographie littéraire trouve alors des mots exempts de mascarade et d'explications pour dire ce réel agrafé sur le sujet vivant, marqué, tel qu'il devient. L'objet du désir y est le sacrifice même de la chair. Un morceau réel du corps.

Bien des bibliothécaires demeurent incertains du lieu où classer ces objets ambivalents. Les détruire ? Les oublier, les mépriser ? Dans son luxueux ouvrage *Scènes du plaisir. La gravure libertine* (2015), Patrick Wald Lasowski vante l'art raffiné de cette subjugation fiévreuse : « [l']obscénité de la langue appelle la pornographie de l'image » depuis toujours.

Si l'Enfer à la BnF a disparu en 1977, la cote 8-Y2-90000 vise encore les publications pornos. *Option X, Chaleurs extrêmes, Lesbos plus, Sexcore, Secrets intimes, Plaisirs interdits, Mag travestis, Porno chic, Échangisme, Enjoy, Bad lives, Club exhibition, Débauches, Le voyeur* : clichés ou venin,

ils pullulent entre ridicule et offense, narguant sous cette cote la somme des corps aux désirs insatisfaits.

Impossible d'achever ce « livre de sable » : l'angoisse demeure. Le documentaire *Pornocratie, les nouvelles multinationales du sexe* (2017) évoque cent milliards de pages vues par an sur Internet. Combien parmi ces visiteurs satisfont leur désir que cette monnaie vivante s'anime ? Combien se soucient que le modèle photographié quitte sa posture inerte pour devenir volontaire, libre de l'échange marchand et des pièges du non-consentement ? Et combien parviennent à se libérer de la mortification ?

Inscrire la pornographie dans une libido heureuse, où la sensation est émotionnelle, conditionne ces états psychiques qu'on voudrait redevables à l'égalité, dans l'intervalle de ce qui se dérobe entre corps sexués.